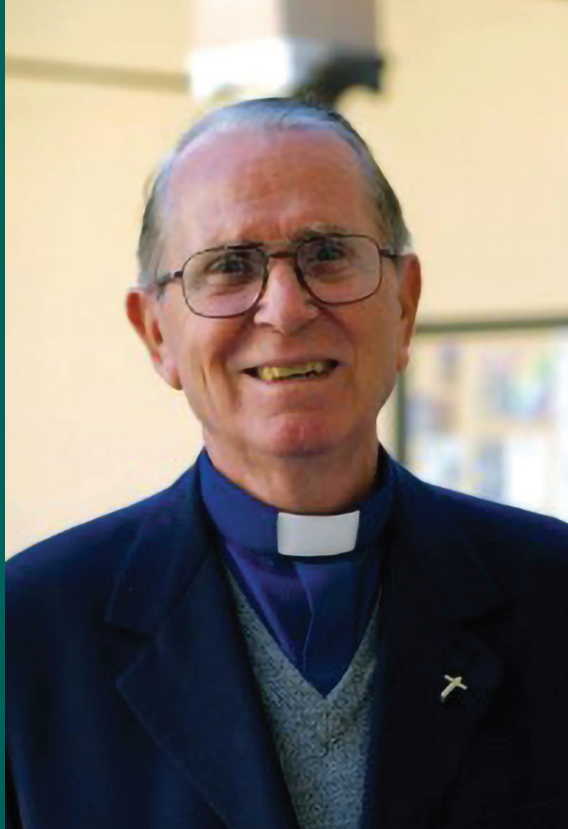


5/2021

In memoriam

Profilis biographiques des Xavériens



P. Palmiro Cima

4 octobre 1931 ~ 13 avril 2021

In memoriam

P. Palmiro Cima

Crémone (ITALIE)
4 octobre 1931

Mpasa I (KINSHASA, R.D. CONGO)
13 avril 2021

Le 13 avril 2021, à 6 heures du matin : le téléphone sonne dans la maison du noviciat à Kinshasa. L'aide-soignante du Père Palmiro nous raconte, par des mots et des larmes, que, peu de temps auparavant, alors qu'elle allait saluer le père et lui demander sa bénédiction, elle n'a entendu aucune réponse. Elle entre dans la chambre et voit le père allongé dans son lit : Palmiro est mort dans son sommeil, vers 2 heures du matin dans sa résidence de la paroisse de Sainte Lucie, à Mpasa, le quartier qui suit l'aéroport de Kinshasa. Il avait 89 ans, mais il considérait déjà en avoir 90 car il comptait les années et les mois à partir de sa conception qui correspondaient à la fête nationale des martyrs congolais, le 4 janvier.

Mais pourquoi Palmiro était-il dans cette résidence ? Et quelle était sa relation avec les Xavériens ? Et qui était ce père connu de tous sous le nom de "Père Cima" sauf à Kinshasa, car les situations qu'il a vécues l'ont amené à n'être appelé que "Père Palmiro" ? Et qu'a fait ce missionnaire "légendaire" pendant 59 ans de présence au Congo ? Ce profil ne peut qu'essayer de répondre à ces questions à partir des témoignages et de ses écrits.

LES PREMIERS PAS

Palmiro est né à Crémone, le 4 octobre 1931. Il a toujours eu sous les yeux les photos de ses parents. De son père Bartolomeo (1896-1959), il se souvient de sa foi, de sa bonté et de sa générosité. C'était un agent des postes, très serviable et cordial envers la population. De sa mère, Flaminia Mombello, il a hérité son esprit d'entreprise. Au dos d'une photo où Flaminia portait un cabas à la main, Palmiro a écrit : "Il n'y a jamais de repos pour la mère" : son amour l'a poussée à se donner jusqu'au bout. Elle aussi, comme son fils plus tard, est morte dans son sommeil. Palmiro était le deuxième de quatre frères : son frère aîné, Giacomo, s'est rendu plusieurs fois au Congo pour accompagner la mission "Cima" en tant que laïc. Palmiro se sentait très proche de ses petits-enfants, et avait accroché leurs photos au mur à l'endroit où il célébrait la messe à Kinshasa.

Il suit la plupart des études de base au séminaire du diocèse de Crémone. Cependant, il ressent fortement le désir de devenir missionnaire. Il lui est conseillé de s'adresser aux Xavériens. En 1948, il écrit au Supérieur général, Giovanni Gazza :

« Moi, soussigné, Cima Palmiro (...) ayant senti la vocation missionnaire très vive depuis plusieurs années, obtenu enfin le consentement de mon père, je demande immédiatement à être accepté à l'Institut des Missions Étrangères, afin de pouvoir me préparer à devenir missionnaire de Notre Seigneur Jésus-Christ parmi les infidèles. En faisant confiance que vous, Père très vénérable, accepterez mon ardente prière d'acceptation, je prie le Seigneur de me donner la grâce et la force de correspondre à une si grande vocation » (*Palmiro Cima*, Crémone, le 4 août 1948).

FORMATION CHEZ LES XAVÉRIENS

Après son admission au noviciat et avant d'y entrer, il fait preuve de sincérité et de débrouillardise dans une lettre au père Mario Ghezzi, son futur Maître des novices :

« Je viens là, au noviciat, pour me former à l'esprit d'un vrai missionnaire. Vous trouverez en moi beaucoup de défauts, peut-être trop mais... n'ayez pas peur : j'utiliserai toute ma bonne volonté pour les éradiquer, soyez-en sûr, et vous m'aidez certainement, car je veux devenir missionnaire et un saint missionnaire. C'est la seule résolution que je prends à la veille de mon entrée au noviciat et j'espère la mettre en œuvre avec l'aide du Seigneur » (*Palmiro Cima*, Crémone, le 27 septembre 1948).

“N’ayez pas peur”, dit-il en plaisantant mais aussi sincèrement au père Ghezzi. En fait, Palmiro a toujours reconnu ses limites. Le père recteur du séminaire de Crémone, le présentant aux Xavériens, écrit entre autres :

« Le séminariste Cima Palmiro, entré au noviciat missionnaire, est un jeune qui depuis des années a manifesté sa volonté de devenir missionnaire. Au séminaire, il a toujours eu une bonne conduite morale. Du point de vue disciplinaire, il a parfois laissé à désirer. Il a un esprit vif mais quelque peu inconstant avec quelques manifestations de singularité. Intellectuellement, il peut réussir mais il a une préparation quelque peu superficielle découlant de son inconstance dans l’étude » (*Doneda Virginio*, Crémone, le 24 octobre 1948).

Au cours de sa formation chez les Xavériens, comme pour être aidé dans le chemin de la vertu, il s’efforça d’imiter saint Gabriel de Notre Dame des Douleurs (1838-1862). Ses compagnons de noviciat l’appellent aussi saint Gabriel, pour l’engagement qu’il a mis à imiter ce jeune saint religieux passionniste. Jusqu’à son ordination sacerdotale, il signait ses lettres Gabriele Palmiro Cima. Plus tard, il se référera toujours à lui, avec des cartes et des images saintes. Au mur, près de son lit où il est mort à Kinshasa, il y avait un grand tableau de saint Gabriel.

Quant à ses formateurs, il aimait parler souvent du père Danilo Catarzi et du père Eugenio Morazzoni. Dans un témoignage, Palmiro parle de Catarzi comme suit :

« J’ai été très frappé par la manière dont Catarzi a présenté le missionnaire : celui qui prépare le terrain, les structures et les personnes pour faire fleurir la vie ecclésiale. Je remercie le Seigneur qui me l’a fait retrouver au Congo, comme évêque à Uvira. Dans les différentes missions où j’ai été envoyé, j’ai pu expérimenter le missionnaire comme un défricheur, c’est-à-dire pionnier, creuseur, débroussaillieur. J’ai commencé à Kamanyola, puis Luvungi, Baraka, Fizi, Mulenge, Kinshasa, Sainte Angèle, Sainte Lucie et Bita. Nous les missionnaires, nous sommes pour la première annonce : *ad gentes*, ad extra, *ad vitam* » (*Missionari Saveriani*, mars 2017).

Quant au père Eugenio Morazzoni, Palmiro avait hérité de l’amour de l’étude, de la prière, de la vie d’ascèse comme simplicité, constance et solidarité avec les pauvres. Dans un article publié dans *Missionari Saveriani*, en 2007, le Père Ettore Fasolini, à l’occasion du cinquantième anniversaire de son ordination, se souvient du temps passé en théologie avec le Père Cima et le Père Recteur Morazzoni :

« Nous nous sommes rencontrés à Plaisance en septembre 1953 pour étudier la théologie. Le nouveau supérieur, le P. Eugenio Morazzoni, est arrivé accompagné d'une réputation de sévérité. Un jour, au cours de la conférence, il nous prévient : 'Ne pensez pas que je sois le Roi Guillaume !' Le lendemain, au début du chemin qui menait à notre jardin, un panneau routier portait les mots, en gros caractères, "Rue Roi Guillaume". Nous avons étudié la théologie avec application, mais nous avons également mené des activités dans les paroisses, avec des groupes des jeunes. Une rareté en ces années préconciliaires, où les séminaristes avaient peu d'occasions de contacts avec le monde extérieur.

Comment oublier les matches passionnés au terrain de football... nous avons même affronté l'équipe d'étudiants scalabrinien, ou celle (moins redoutable) des théologiens du collège d'Alberoni, en route vers une carrière diplomatique vaticane. Ces matches voyaient les futurs nonces apostoliques déployés contre les missionnaires prolétaires !

Nous étions déjà diacres lorsque nous avons organisé un tour à vélo. Certains d'entre nous ont demandé au recteur l'autorisation d'utiliser des motos, prêtées par des amis. Contre toute attente, le p. Morazzoni nous a donné la permission, à condition que nous ne quittions pas le groupe. Mais... qui se souvenait encore de cette consigne, ce matin-là, avec le vent frôlant nos oreilles et dans nos mains une moto sur laquelle nous montions pour la première fois !

Épris par le frisson de la vitesse, nous quittions le groupe de cyclistes et partions sur des routes inconnues. Soudain, un virage à angle droit s'est présenté devant nous. Je n'ai même pas eu le temps de freiner : j'ai tiré tout droit, en traversant le fossé et en atterrissant indemne dans un champ fraîchement labouré. Cima, qui était derrière moi, a freiné et s'est retrouvé dans le fossé : commotion cérébrale et hospitalisation. Ce soir-là, le P. Eugène s'est véritablement transformé en "Roi Guillaume" : nous, diacres, avons été suspendus du sacerdoce. Mais au fil des jours, le bon cœur de Morazzoni l'a emporté. Nous étions tous les dix ce matin-là de mars (16.03.1957) allongés sur le sol de l'église de Sainte Claire, lorsque l'évêque a imposé les mains sur chaque tête en s'exclamant : "Tu es prêtre pour toujours !" » (*Fasolini Ettore, Missionari Saveriani, 2007*).



ANIMATEUR MISSIONNAIRE À VICENCE (1957–1962)

Palmiro fait sa profession perpétuelle à Parme le 5 novembre 1952, a été ordonné prêtre à Plaisance, le 16 mars 1957 et a célébré la messe des prémices dans la paroisse de Saint Abbondio (Crémone) le 19 mars 1957. Dans sa carte d'ordination, il choisit cette expression clairement missionnaire :

« Je les enverrai sur des rivages lointains, chez ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et n'ont jamais vu ma gloire et proclameront ma gloire aux nations. Et ils ramèneront tes frères de tous les pays en offrande au Seigneur » (*Isaïe 66,19-20*).

Le premier “rivage” était la communauté de Vicence, connue par les citoyens comme le lieu des “Missions étrangères” et comme une communauté où la mémoire du vénérable père Pietro Uccelli, décédé trois ans auparavant, était encore très présente.

De nombreuses années plus tard, le père Giovanni Zaltron, se souvient avec amitié de la collaboration avec le père Cima à Vicence, lui écrivant une dédicace dans son livre *Passione d’Africa* :

« À l’inoubliable P. Cima, compagnon des temps héroïques, quand on serrait les ceintures et on allait chercher les jeunes recrues, en vue du martyre. Rien n’est effacé de ce qui a été vécu. Avec amour, Giovanni Zaltron » (Vicence, le 19 novembre 2001).

En attendant, Palmiro tient à signaler au Père Général son envie de partir en mission à l’étranger :

« J’ai longtemps attendu l’anniversaire du Saint Patron de notre Institut pour vous écrire ma première demande d’être envoyé prochainement en mission. Cependant, j’exprime ce désir très fort en pleine obéissance aux dispositions présentes et futures que vous voudriez avoir sur moi. J’ai toutefois confiance que notre Saint Patron m’aidera à réaliser bientôt ce désir. Maintenant, je voulais juste exprimer mon simple désir qui était, il y a tout juste dix ans, la seule raison qui m’a poussé à quitter le Séminaire. Alors je n’attends aucune réponse : il suffit de savoir que vous êtes informé de mon désir que de temps en temps je me permettrai désormais de rendre présent à votre bonté et... patience » (*Cima Palmiro*, lettre au P. Giovanni Castelli, Vicence, le 3 décembre 1958).

En 1962, les Supérieurs lui demandent de se préparer à partir au Congo. Il répond directement au Père Général en faisant déjà plusieurs propositions :

« Votre décision de m’affecter à la Mission du Congo m’a chaleureusement encouragé. Surtout vous avez bien su ‘centrer’ mes désirs et aspirations. Un merci très cordial donc et... la manifestation d’un de mes vœux. Vous dites que le départ ‘aura lieu vers le mois d’octobre’.
Dans votre lettre, vous préconisez l’étude du français : pour moi il y a tout à refaire pour cette langue. Par contre, je ne voudrais pas du tout relâcher

mon engagement à l'école (en CE2, il y a 27 adolescents avec autant d'envie d'étudier que j'avais à leur âge) et dans le recrutement (vous m'aurez bien compris : j'aurais vraiment envie de finir... en beauté !). Je me suis dit : en juin mes engagements à l'école terminent et pour ce temps-là j'aurais, *Deo adjuvante*, (par l'aide de Dieu) une liste sûre de nouvelles entrées. Les mois de juillet-août resteraient libres pour un bon cours de français en terre francophone (Belgique, par exemple). Et il y aurait déjà ceux qui amortiraient les frais de voyage. Veuillez considérer mon désir avec bienveillance, pendant qu'en tout cas, je me plie à toutes vos décisions à cet égard » (*Cima Palmiro*, lettre au P. Giovanni Castelli, Vicence, 2 février 1962).



INSERTION ET RÉBELLION AU CONGO (1962–1966)

Palmiro est arrivé à Uvira le 10 novembre 1962, avec les pères Renzo Bon, son compagnon de messe, et Pier Mario Tassi. Ce dernier se rend à Kalambo pour étudier la langue, tandis que les deux premiers restent à Uvira, dans la première maison xavérienne qui, cinq mois plus tôt, était devenue le siège du nouvel évêque Danilo Catarzi.

Palmiro est donc arrivé à Uvira l'année de l'érection du nouveau diocèse, de l'ordination de l'évêque, de la fondation du centre de formation catéchétique de Kalambo et... de l'inauguration du Concile Vatican II. Une période ecclésiale fervente, dans une époque socio-politique qui laissait présager une tempête imminente, dans un Pays qui venait de devenir indépendant et qui était aux prises avec les mouvements nationalistes et la rébellion muléliste.

Le 1er juillet 1963, le Père Cima rejoint la vaste mission de Kiringye, fondée par les Pères Blancs en 1952, référence chrétienne pour un vaste territoire, appelé « Plaine des éléphants », la plaine qui part du carrefour Rwanda-Burundi-Congo (Nord) jusqu'à la ville de Kiliba, vers Uvira (Sud), de la rivière Ruzizi (Est) aux Hauts-plateaux de 3000m d'altitude (Ouest). La même année, Mgr Catarzi fonde la mission de Mulenge qui s'occupera de la zone des Hauts-plateaux.

En entrant à Kiringye, Palmiro s'intéresse à la succursale la plus peuplée et la plus fertile : Lubarika. Le Père Mogliani, alors Vicaire Épiscopal, en fait rapport à Mgr Catarzi :

« Le P. Cima s'est enthousiasmé pour Lubarika. Dimanche dernier, je suis allé voir le travail qu'il fait : restauration d'une ancienne école délabrée pour y ajouter trois classes supplémentaires ; aménagement d'une des maisons des moniteurs qui est destinée au Père qui y va ; il a fait du bon travail

avec beaucoup d'enthousiasme, malgré les épreuves qui lui arrivent presque tous les jours, soit à cause de l'eau, soit parce qu'il tue quelques poules, soit parce qu'il perd de l'argent, ou qu'il sort de la route avec le camion. Dernièrement, il est allé à Usumbura faire ses courses et il est revenu avec 1000 francs de moins ; je lui ai dit de retourner le lendemain à l'Économat pour récupérer l'argent : il y va, récupère les 1000 francs et revient le soir avec 1800 francs de moins ! Il était amèrement surpris ! Le travail qu'il fait à Lubarika arrive à point nommé car sinon les protestants auraient ouvert six salles de classe. Tomaselli reste un peu seul, mais je pense qu'il est heureux » (Uvira, 14 octobre 1963).

Palmiro se souviendra de Kiringye comme de son premier amour, car c'était la mission où il devait « s'adapter », risquer sa vie, subir en voyant des injustices. Voici quelques extraits d'une de ses lettres :

« Je retourne maintenant à la Mission Kiringye, après une longue période passée à Lubarika, notre succursale la plus peuplée et la plus prometteuse. La situation tend maintenant à se normaliser. Combien de temps durera ce calme retrouvé après les troubles et les angoisses de ces derniers jours ? Avant l'arrivée des soldats, des bandes de jeunes hommes armés de gourdins robustes se promenaient hardiment et arrogants dans les rues de la Mission. Nous aussi nous avons eu quelques ennuis, surtout quand nous rencontrions sur le chemin les barrières mobiles de « La jeunesse de Lumumba » dans les carrefours routiers plus importants. Ceux qui en souffrent davantage sont encore une fois des innocents. Au cours de ma première année passée au Congo, je me suis habitué au manque de tant de choses qui me semblaient autrefois si indispensables. Je me suis habitué au manque absolu d'eau potable, de lumière électrique. Je me suis habitué aux heures interminables de marche sur les sentiers escarpés de ces montagnes sordides, sans jamais rencontrer une ombre ou une veine d'eau claire. Je me suis habitué au hurlement de l'hyène qui vient se plaindre tous les soirs à quelques pas de ma fenêtre qui donne sur la forêt voisine. Mais je ne me suis pas encore habitué et j'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'habituer au spectacle douloureux de la pauvreté et de la souffrance qui se répète chaque jour avec une monotonie exaspérante. Surtout à Lubarika... Dans notre succursale de plus de 7.000 habitants, il y a déjà un bon nombre de chrétiens qui m'ont fait remarquer qu'à Lubarika les protestants ont déjà leur chapelle, les musulmans leur petite mosquée et les païens leurs hutte des esprits, tandis que nos chrétiens devaient encore s'adapter à se réunir sous le gros manguier dans la cour de l'école. Je leur ai assuré que les catholiques, eux aussi, auront bientôt leur église » (lettre à Mgr Catarzi, Kiringye 9 janvier 1964).

L'année 1964 commence avec la révolte de Mulele, leader révolutionnaire des Simba : il veut prendre la succession de Lumumba, victime des réactionnaires belges et congolais qui voulaient défendre la situation avant l'indépendance. Cette révolution, d'inspiration chinoise et marxiste, s'opposa au gouvernement central et se répandit rapidement dans l'est du pays (d'Albertville, à Kabalo, à Stanleyville), contre le gouvernement central alors dirigé par Tshombe. Il tentera d'atteindre Bukavu dans le nord, mais il sera arrêté à la frontière rwandaise.

Dans le diocèse d'Uvira, les Simba arrivent par étapes : à la plaine de la Ruzizi (15 avril), Uvira (15 mai), Ubembe (25 mai). N'ayant pas d'autre choix, Tshombe se résigne à engager des mercenaires pour arrêter la révolution. Il se tourna vers les États-Unis et la Belgique, qui acceptèrent d'augmenter leur aide logistique et militaire. À partir d'août 1964, les villes sont reprises par l'ANC (Armée Nationale Congolaise) et les mulélistes subissent de cuisants échecs. Des représailles cruelles sont à craindre. Ces luttes ont déclenché un mouvement de violence qui a fait de nombreuses victimes. C'est dans ce contexte que furent assassinés les Serviteurs de Dieu, Faccin, Carrara, Didonè et Joubert, à Baraka et Fizi le 28 novembre 1964.

En avril 1964, les deux frères de Kiringye, Cima et Tomaselli sont envoyés par Mgr Catarzi à la recherche des pères de Mulenge pour les ramener à Uvira, compte tenu de l'insécurité causée par les rebelles qui incendiaient des villages et tuaient des civils. En cours de route, Cima et Tomaselli sont capturés, enchaînés, battus et emmenés au Burundi avec l'ordre de ne plus fouler le sol au Congo. Puis, les trois de Mulenge sont sauvés de manière dispersée : Arrigoni trouve le moyen d'atteindre Mwenga et de se sauver, tandis que Mondin et Toninelli sont emmenés à Uvira et restent en otage avec l'évêque et d'autres religieux et civils jusqu'au 7 octobre 1964.

Dans cette situation, Palmiro n'a pas de paix. Il réside officiellement à Bujumbura, dans la maison régionale qui venait d'être fondée, avec le père De Zen, supérieur religieux du Congo. De là, ils suivent les événements d'Uvira et les rapportent aux supérieurs. Les lettres du Père Palmiro à Catarzi (1964–1966) sont un excellent journal pour une documentation historique des événements de l'époque : la libération des otages à Uvira (7 octobre 1964), la recherche d'informations sur les frères restés entre les mains des mulélistes de Baraka, Fizi et Nakiliza, la manière dont la nouvelle du martyr des 4 Serviteurs de Dieu Faccin, Carrara, Didonè, Joubert, a été rendue publique. Il est impressionnant de constater la richesse des détails des manœuvres décrites dans ces lettres : les confrères savaient établir des relations et obtenir des informations précises.



BARAKA : LA RENAISSANCE (1966–1977)

Vers la fin de sa vie, Palmiro aimait se souvenir surtout des trois événements principaux de Baraka : la récupération des corps des martyrs, les pratiques menées pour tenter de sauver les deux confrères otages des mulélistes à Naki-liza pendant 30 mois et l'organisation pastorale pour une renaissance de la ferveur missionnaire.

a) La récupération des restes des martyrs

En janvier 1966, Palmiro commence sa mission à Baraka de manière exploratoire et il y restera pendant environ 10 ans. C'était depuis juin 1964 qu'aucun Xavérien n'avait pu s'y rendre. Des laïcs avaient confirmé l'assassinat des confrères, à Baraka et Fizi, le 28 novembre 1964. Depuis lors, la zone a été occupée par des mulélistes, jusqu'en septembre 1965, lorsque la ville de Baraka fut libérée.

Le 4 janvier 1966, le Père Palmiro arrive à Baraka sur un bateau militaire.

Nous rappelons ici un extrait du célèbre journal que Palmiro a écrit sur la récupération risquée des corps de Faccin et Carrara. Le journal a été publié dans plusieurs livres et Palmiro en a parlé jusqu'à la fin de sa vie. C'était donc un événement clé pour sa mission : il a risqué sa vie, lui et ses compagnons. La mission nous est chère car elle nous coûte cher !

« Errant un peu partout à l'intérieur du camp et me heurtant plus d'une fois contre des officiers irascibles et grincheux, dans l'après-midi j'ai réussi à briser un peu la glace de la défiance et de la méfiance en parlant avec quelques babembe, employés de la blanchisserie du camp.

Aussitôt j'abordais la délicate question de l'assassinat des confrères pour demander le lieu de leur sépulture. Je savais vaguement que leurs tombes devaient être près de la nouvelle église, mais comment les retrouver, dans cette terre sauvage et inculte, maintenant envahie par de très hautes herbes et récemment dévastée par les bombes qui ont explosé lors de la dernière bataille ? Le matin, je reçois une escorte armée du célèbre Major Pitter, pour m'accompagner à l'église. Nous quittons prudemment les barbelés et suivons avec une infinie précaution le guide qui jongle devant nous dans l'étroit passage sinueux entre les mines. À l'intérieur de l'église subsistent encore les restes fumants d'un bivouac récent ; cela rend mes gardiens extrêmement circonspects, et ils surveillent maintenant de près les environs. Nous allons jusqu'à la maison des pères dans un abandon complet, ouverte aux quatre vents. Enfin Valentin, l'un des trois garçons-guides trouve un bocal en verre au milieu d'un bouquet de roseaux très hauts, un pot de confiture très commun dans lequel, au moment de l'enterrement, l'un des très rares chrétiens présents avait mis un peu de fleurs : c'est le signe du tombeau du frère Faccin. Les volontaires ont normalement, dans leurs

entrepôts, des cercueils de réserve, toujours prêts à l'emploi. Aussitôt, ils m'en apportent deux » (Journal du Père Cima, dans Vittorino Martini, *Du sang sur le lac*, éd. Moderne, Piacenza 1974, p. 175).

Le même jour, dimanche 7 janvier 1966, le Majeur Pitter, donne l'ordre d'introduire les deux cercueils dans le même bateau militaire avec lequel il est venu à Baraka et ils se dirigent vers le sud. Ils arrivent à Albertville après une journée sur le lac. Palmiro et les confrères voulaient mieux connaître les événements du martyre, réserver une sépulture digne aux confrères décédés et éviter les profanations. Les corps reviendront à Baraka plus tard, en 1968.

La même opération sera faite pour les restes de Didonè et Joubert. Le 7 juin 1966, Palmiro monte à Fizi avec Léopold Sungura, ami de Didonè, et un groupe de personnes.

Grâce à l'intervention d'Abdala Emma, un chrétien de Fizi qui avait participé à l'enterrement des confrères, le Père Cima récupère les restes de Didonè et Joubert et les inhume deux jours plus tard à l'intérieur de l'église de Baraka assurant ainsi plus de sécurité et de dignité. Depuis lors, personne ne pouvait résider à Fizi. Il faudra attendre l'année suivante, le 23 juin 1968, la solennité de saint Jean-Baptiste, patron de la paroisse de Fizi, pour la restitution des corps qui seront inhumés dans l'église de Fizi, au cours d'un grande fête qui mobilisera toute la population.

b) La "recherche" des confrères otages

Palmiro racontait avec emphase et émotion l'aventure pour "libérer" les confrères otages de Nakiliza, les pères Giuseppe Veniero et Lorenzo Camorani qui restèrent dans les mains des mulélistes du 15 mai 1964 au 12 novembre 1966. Cima étudia pendant toute une année, ensemble au père Angelo Pansa comment atteindre les confrères. Sans entrer dans les détails de l'opération, nous rapportons un de ses écrits. Il écrit à Mgr Catarzi :

« Nous sommes ici à Nakiliza, p. Angelo et moi. La libération des Pères a été vraiment un chef-d'œuvre de la Providence divine et de la générosité du Père Pansa. Je suis arrivé à Nakiliza par le même chemin suivi par le Père, le matin du 14 novembre. Notre action était importante malgré les fausses nouvelles qui nous ont été données par des personnes intéressées à nous demander de l'aide et des récompenses.

Nous pensons pouvoir sortir de Nakiliza bientôt. La récupération d'une jeep est en vue, ce sera pour nous. Nous allons essayer de la remettre en marche, de charger le matériel utile qui est encore à Nakiliza et nous essayons de rejoindre Albertville » (Lettre à Mgr Catarzi, Nakiliza 16 novembre 1966).

c) La reconstruction à Baraka en pleine tempête

Arrivé à Baraka, Palmiro est en contact permanent avec les différentes autorités car il souhaite relancer les écoles au plus vite :

« Le colonel de l'état-major me presse constamment de relancer les écoles au plus vite. La réouverture des écoles a un impact psychologique très important sur ceux qui vivent encore dans la forêt afin de pouvoir retourner au village et reprendre une vie normale » (Lettre à Mgr Catarzi, Albertville, 24 janvier 1966).

Mais Mgr Catarzi lui conseillait vivement de partager ses projets de reconstruction avec son supérieur religieux, le père Francesco De Zen. Il hésita d'abord car un jour, dans une assemblée, il s'était adressé gentiment à Cima en lui disant : « Tais-toi, tu ne connais même pas le B.A.-BA de la vie religieuse ! » Palmiro considérait cette phrase comme le meilleur compliment qu'un supérieur ne lui avait jamais fait !

Cependant Cima finit par obéir à Mgr Catarzi et profite du passage d'un déjeuner à la nouvelle domus de Bujumbura pour s'entretenir avec le père De Zen. Peu de temps après, Cima en donne rapport dans une lettre adressée à l'évêque avec des mots d'une profonde sincérité :

« Après le déjeuner, il y a eu un échange d'idées avec le Père De Zen, mais dans une atmosphère de compréhension mutuelle. Nous nous sommes très bien séparés (du moins pour moi) et encore une fois je dois beaucoup vous remercier de m'avoir conseillé cela. Je reconnais avec émotion et un plaisir profonds la grâce que le Seigneur m'a accordée (malgré mon humeur et mon extrême impulsivité) en me donnant un tel Père et Pasteur » (lettre à Mgr Catarzi, Cyanguu 3 avril 1966).

Quatre mois plus tard, Palmiro présente à l'Évêque, Mgr Catarzi, un rapport sur l'évolution de son projet.

« Je compte vraiment terminer tous les travaux d'ici le mois d'octobre. Alors je pense qu'avec du personnel et de la bonne volonté nous pourrions reprendre pleinement notre activité et le sacrifice des confrères de Baraka n'aura pas été vain.

Rassurez vos supérieurs que même l'Ubembe (le territoire de la zone de Fizi) est prêt à accueillir de nouveaux « moissonneurs » car il a déjà été bien fécondé par le sang de nos martyrs et il est très grand pour absorber déjà les activités de divers confrères.

Je remercie chaleureusement le Seigneur et vous de m'avoir permis de rester sur place, malgré la tempête. Je pense que les moments de découragement

ont été surmontés : maintenant j'ai retrouvé tout mon enthousiasme primitif et ma volonté de faire le bien. La confiance et l'amour envers ces chères populations, sont maintenant plus forts, car ils sont plus enracinés dans la réalité dans laquelle nous vivons et plus purifiés des bavures du sentiment et de l'illusion » (Lettre à Mgr Catarzi, 31 août 1966).

Les Supérieurs, devant les faits vécus par Cima dans la « tempête » de Baraka, réfléchissent sur son équilibre psychophysique et se demandent s'il vaut mieux qu'il prenne un temps de repos. Cima répond avec une ardeur très caractéristique :

« Cher père,
si vous pouvez me croire, je vous assure que je vais vraiment bien et malgré tant d'événements passés et vécus, je retrouve de plus en plus de sérénité et d'enthousiasme. J'ai ressenti maintes et maintes fois un grand désir de m'évader, de tout laisser et d'en finir avec le Congo. Maintenant, je remercie le Seigneur avant tout de m'avoir donné la force de rester : cela en valait et en vaut toujours la peine. La récolte est toujours aussi abondante là où les prédécesseurs ont semé avec générosité et sacrifice. Le 28 novembre 1968 sera le 4ème anniversaire du martyr de nos confrères. Pour ce jour, Mgr Catarzi viendra à Baraka pour consacrer la nouvelle église. Il y a quelques mois, cela aurait été inimaginable. Il y aura aussi la consécration de l'église de Fizi, que j'espère terminer à cette date et le baptême d'un bon groupe de catéchumènes, au moins 350 » (Lettre au Père Augusto Luca, Fizi, 19 juillet 1968).

Le Père Ghirardi, attestant de la bonne santé du Père Palmiro, ajoute une description vivante de son curé.

« Mon opinion est claire : je ne connais aucun père qui puisse se rapprocher de Palmiro pour le courage, le zèle, la ténacité, l'esprit de sacrifice ou l'amour pour la vie missionnaire. Il y a des défauts dans son caractère à lui. Il les avait au lycée et les a gardés en théologie. Mais ils sont tout à fait secondaires. Nous avons repris à travailler ensemble (après mes huit mois d'exil) dans une bonne harmonie, formant une totale fraternité d'âme et de cœur. Le poste de Baraka se démarque clairement de tous les autres postes de mission. Baraka est un avant-poste, c'était et c'est toujours une zone d'opérations et surtout pour nous Xavériens, c'est la mission des martyrs. Baraka a un charme particulier qu'aucun endroit ne peut avoir. Cela demande une foi et un courage « légèrement » supérieurs au dénominateur commun nécessaire aux autres postes. Nous avons passé de merveilleux mois ensemble, sans nourriture, sans argent, sans nouvelles, sans contact avec le monde extérieur, mais notre fraternité et notre confiance dans le Seigneur étaient très cimentées dans ce contexte.

Le père Cima n'est pas fou, il n'est pas étrange, il n'est pas épuisé, il n'est pas fatigué, il n'est pas... mettez-y tout ce qu'ont dit ceux qui ne le connaissent pas et qui le jugent de loin ou par ouï-dire.

Le Père Cima est un homme intelligent qui n'a eu qu'un tort (par trop de générosité) : de demander la mission la plus dure, de défier les plus grands dangers et d'endurer la solitude la plus dangereuse » (Lettre du P. Victor Ghirardi à la Direction Générale, Fizi, 5 novembre 1968).



UVIRA ET TOUR DU ZAÏRE (1977–1980)

Après les années de Baraka, Palmiro exerce le ministère à la cathédrale d'Uvira. Durant cette période, il organise trois tours à vélo : un premier "tour du Zaïre" (du 8 juillet au 24 octobre 1976, de 12.107 km), un deuxième "tour du Zaïre" (du 10 juillet au 14 octobre 1978, de 7.480 km) et un "tour du Centenaire" (le Tour du Centenaire de l'Évangélisation, du 1er au 22 août 1980, de 991 km).

Les trois cyclistes, lui (45 ans), Gabriel Basuzwa (20 ans et futur Xavérien) et Masimango Lumanya (19 ans) expliquent, dans un agenda bien documenté, les raisons du premier tour, semblables aux deux autres :

1. « Un acte d'amitié et de confiance dans le Pays : "Vous aimez le Pays dans la mesure où vous le connaissez".
2. Un témoignage de l'entente sécuritaire qui règne dans tout le Pays.
3. Sensibilisation au problème de la viabilité et du tourisme populaire et social au Zaïre.
4. Une connaissance plus approfondie du Pays, de ses habitants et des réalisations dans le cadre du développement social et religieux.
5. Un exploit sportif basé sur la gratuité et la confiance en la Providence et la solidarité africaine ».

Un article paru dans un journal en Italie à propos de ces initiatives du Père Cima était intitulé : "Missionnaire... de la pédale". Au terme de ce chapitre sur la mission de la pédale, un message de Basuzwa nous offre une excellente synthèse de l'expérience faite et de l'espoir de la mission qui continue. Il a été écrit dans les circonstances de l'ordination presbytérale du Père Gabriel :

« Cher Père Cima,
nous avons marché sur les chemins de Jésus. Avec lui, nous continuons notre chemin. Les joies reçues, les joies offertes ne sont que l'anticipation de

la vraie joie. Le Seigneur donne tout à ceux qui se tournent vers lui avec foi. Notre mission est de témoigner de son amour pour tous, malgré toutes les apparences. Endurer l'adversité signifie affirmer la gratuité de l'amour de Dieu. Chaque fois que vous pardonnez, votre pouvoir de devenir enfant de Dieu augmente. Votre Gaby de toujours » (Uvira, 22 septembre 1985).

Et le jour des funérailles, à Bukavu, le Père Basuzwa offre ce témoignage :

« J'aurais dû lui consacrer un livre entier, digne de notre grande amitié. Ceux qui nous avaient connus à Baraka entre 1967 et 1976 m'appelaient à juste titre "mtoto wa Cima", le fils de Cima. Depuis 1976, ceux qui nous connaissaient nous appelaient "Tour du Zaïre" à vélo.



KIDOTE-MULENGE (1980–1987)

En 1980 commence un nouveau chapitre de la mission de Palmiro au Congo : toujours dans le diocèse d'Uvira, mais pas curé, toujours ad gentes mais pas seul, toujours impétueux mais plus modéré. Avec le père Battista Barbeno, curé, il s'occupe des villages de la vaste mission de Kidote. Le père régional veut savoir si les choses fonctionnent dans la communauté. Le Père Barbeno répond avec humour et vérité, présentant ainsi le Père Cima :

« P. Cima a des défauts, moi j'en ai le double, mais je vous assure que lui et moi, nous nous sommes dépassés. Oui, il y a ceux qui disent "il vide les magasins" : j'ai vu qu'il a emporté certaines choses qui étaient indispensables pour la mission, mais ... "la farine du diable devient du son", disait justement ma grand-mère. Après les dégâts nous avons aussi des insultes, la renommée que notre communauté, a ne nous fait certainement pas honneur ni à nous ni à ceux qui nous taquinent (...) Je sais que nous aurons peu de candidats pour Kidote, je sais que vous aurez du mal à trouver qui viendrait ici, mais sachez que je remercie Dieu de m'avoir permis de rencontrer Cima. Avec ses limites, légitimes après tout, et ses défauts, il est pour moi la personne qui m'a le plus aidé à être chrétien, après ma mère bien entendu. À lui je dois mon enthousiasme, à lui ma vertu, à lui ma joie d'être prêtre, à lui la charité. Vous ne trouverez pas facilement des frères prêts à venir ici, après les on-dit (la renommée et le bavardage), mais alors ne vous inquiétez pas trop, le travail c'est beaucoup, l'effort de la montagne est énorme, mais la joie d'être ici et ensemble comme des frères, voire des amis, allège et enlève la fatigue. Ne vous inquiétez pas, quand nous mourrons, le monde avancera même sans nous, il y aura aussi une messe de requiem pour nous et peut-être

même le panégyrique mais alors il sera trop tard, comme cela arrive souvent pour nous les religieux qui, disait Conforti, vivons ensemble sans nous connaître et nous mourons sans nous aimer » (Lettre du P. Barbeno au P. Vavassori, Kidote, 2 avril 1981).

Un jour, Cima coupe la liaison radio avec Bukavu. Les confrères des autres communautés se demandent, émerveillés : quelque chose lui est-il arrivé ? Il s'avère que c'est une réaction aux bavardages sur la communauté de Kidote. Le P. Barbeno, qui était en vacances, commente ainsi :

« Je n'ai pas approuvé la façon d'agir du P. Cima à propos de la phonie, mais vous savez qu'il m'est difficile de lui faire changer d'avis. Plusieurs fois j'agis dans la foi, la vraie foi de saint Paul : cette façon m'a toujours donné beaucoup de sérénité. Je vous en prie : ne vous en faites pas. Ce n'est pas de sa faute. Cima n'en est pas responsable, croyez-moi. Il est bon, généreux, un homme de foi et de prière, malgré l'emballage extérieur qu'il montre ! Dieu sait combien il a de mérites et combien il fait de bien ! » (Lettre du P. Barbeno au P. Vavassori, Travagliato 9 mars 1983).

Cima et Barbeno terminent ensemble leur service à Kidote. Avant de partir, ils laissent un souvenir encore présent aujourd'hui : Kidumaga, le "centre œcuménique d'Ufulero" (territoire du Congo habité par les Bafulero).

La montagne Kidumaga culmine à 1.910 mètres. Elle est située à 107 km d'Uvira, 22 km de Kidote, 5 km de Mulenge. Au sommet de la montagne a été plantée une croix de fer de 7 m de hauteur. Un autel a été construit au pied de cette croix, à l'aide de pierres ramassées dans les rivières voisines. Palmiro explique ainsi les raisons de cette initiative.

« La croix glorieuse est le signe de la résurrection de tous les hommes de bonne volonté. C'est le signe œcuménique visible de la foi commune entre chrétiens catholiques et protestants. C'est aussi le signe de la réconciliation entre Dieu et toute l'humanité et de tous les hommes entre eux. Cette croix glorieuse veut être l'hommage de la Région d'Ufulero à Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur : c'est lui qui nous a libérés de toute peur. Que cette croix soit enfin un motif d'espérance pour l'avenir de la Paroisse de Mulenge et le véritable signe de gratitude des Pères Barbeno et Cima pour les six années de travail apostolique fructueux dans l'Ufulero et sur les Hauts-plateaux d'Uvira. Le 4 juillet 1986, Mgr Gapangwa Nteziryayo, évêque d'Uvira, en mémoire de sa première année d'ordination épiscopale, préside la cérémonie de bénédiction de la croix et la célébration eucharistique solennelle au sommet de la montagne Kidumaga » (*p. Palmiro Cima s.x.*).

À ce propos, le Père Barbeno écrit un article, intitulé “La montagne sacrée” :

« Avant de quitter Kidote et d’aller travailler à Luvungi en 1986, nous avons voulu réaliser un geste symbolique d’unité et de communion entre les différents groupes religieux présents dans la région. À 27 km de Kidote, le centre de la mission, il y a une montagne sacrée pour les Bafulero, la tribu dominante dans la région. La montagne s’appelle Kidumaga, elle culmine à 1.910 mètres et a toujours été considérée comme sacrée et habitée par la divinité Rurema. Personne n’a jamais construit de maison sur cette montagne ou cultivé les champs, précisément parce que l’endroit était considéré par les gens comme la demeure de la divinité et des esprits.

Nous avons construit une croix en fer de sept mètres de haut et, en procession, nous l’avons portée au sommet de la montagne sacrée en traversant divers villages. Catholiques, protestants, non-chrétiens se relayaient pour porter la croix, suivis d’une foule qui chantait et priait. Dans chaque village nous nous arrêtons, célébrions la messe ou la parole de Dieu et, le lendemain matin, nous reprenions notre route. Le 4 juillet 1986, après une veillée de prière, en présence de l’évêque, nous avons planté la croix au sommet de la montagne. Avec nous, étaient le roi de la tribu, les autorités civiles, les missionnaires, les religieuses et une multitude de catholiques, de protestants et de non-chrétiens.

Avant de retourner dans la vallée, catholiques et protestants ont publiquement renouvelé la profession de notre foi commune en Jésus-Christ et réaffirmé que notre Dieu n’est pas un Dieu qui habite loin et qui fait peur, mais proche de chacun de nous parce qu’il a fait sa demeure au milieu des gens. Maintenant, la croix surplombe la montagne sacrée pour rappeler aux hommes de toutes les religions qu’ils doivent se sentir frères, car ils ont tous été rachetés par le même Sang » (Battista Barbeno, *Missionari Saveriani*, mai 1988).



PÉRIODE D’ABSENCE (1987-1990)

Retraçant sa biographie, Cima entame en 1987 “une” période d’absence : “une” car il y en aura d’autres dans les années suivantes. Une réalité qui n’est pas facile à comprendre car si d’une part, juridiquement, les supérieurs lui accordent des absences, d’autre part il est souvent en contact avec plusieurs confrères, proches et lointains, avec qui il collabore de manière très particulière, toute “Palmiro”. Il était absent mais toujours et fidèlement présent dans sa mission au Congo.

Il disait que c’est lors du « Tour du Zaïre » qu’il a rencontré diverses communautés et expériences missionnaires dans le Pays. Il avait été fasciné

par une forme de jumelage entre le diocèse d'Udine et le diocèse de Wamba : Mgr Alfredo Battisti avait envoyé à Wamba des prêtres diocésains qui vivaient dans la communauté comme *fidei donum* dans la paroisse de Nia-Nia. Il y rencontre don Giuseppe Scarbolo (1915-2010), un prêtre diocésain qui, à l'âge de 60 ans, part pour le Congo, d'abord à Mombasa puis à Nia-Nia, où il travaille pendant 25 ans. Dans une lettre adressée au frère du Père Palmiro, Don Giuseppe dresse un portrait du Palmiro :

« Cher Prof. Giacomo, permettez-moi de vous traiter comme un vieil ami et pardonnez-moi d'avoir tardé à répondre à vos lettres pleines d'enthousiasme pour l'œuvre du cher Père Palmiro, l'apôtre du peuple, le volcan en activité perpétuelle pour la gloire de Dieu et le bien des frères. Je me réjouis et je remercie le Seigneur pour son activité, ses réalisations, son imagination dans la planification de nouveaux chemins d'évangélisation et de promotion humaine pour tant de frères.

(...) Je garde toujours un bon souvenir, de l'admiration et de l'estime pour le P. Palmiro, qui se surpasse vraiment, car il croyait être appelé par Dieu à 60 ans, pensant qu'au-delà de cet âge, il n'aurait pas pu faire grand-chose » (Lettre de Don Scarbolo à Giacomo Cima, Udine 3 juillet 1998).

L'expérience de Nia-Nia a été un tremplin pour Palmiro pour s'embarquer plus à l'ouest : ainsi commence l'aventure xavérienne dans la capitale Kinshasa : en 1990 il arrive à Mpsa II, dans la banlieue sud, près de l'aéroport et, l'année suivante, la première communauté xavérienne est formée à Kinshasa.



SAINTE ANGÈLE MERICI (1990–1996)

Dans sa publication sur la « Fondation de la paroisse Sainte Angèle Merici : une merveilleuse aventure de la foi », le laïc Symphorien Félix Kabena présente l'œuvre de Palmiro. Faisons-en une synthèse. Symphorien était le "Mokambi", le modérateur laïc de la future paroisse de Sainte Angèle Merici.

« Lorsque le Père Palmiro Cima est arrivé à Mpsa II, il a été accueilli par une communauté chrétienne structurée : 5 CEVB, 8 commissions paroissiales, un *praesidium* de Legio-Mariae, une chorale. Il a trouvé une maison en matériaux durables avec cinq salles. Les sacrements étaient administrés sur place et enregistrés dans la paroisse de Saint Matthieu (Mikonga). Les liturgies étaient célébrées sur place dans une aire sacrée couverte de

branches de palmier. C'est vrai : quand un missionnaire se rend dans un lieu, il ne crée pas *ex nihilo*.

La paroisse de Sainte Angèle est née de la Providence ainsi que de la volonté et du caractère de deux fous : le père Cima et moi-même. Le Père Cima Palmiro n'est pas une personne ordinaire, ni un prêtre comme les autres. Tout le monde sait que lorsque Palmiro a une conviction, il va droit au but sans se retourner, mettant parfois toute la force que Dieu lui a donnée, physique et mentale. Durant tous les nombreux travaux réalisés (constructions, achats de terrains, puits d'eau) il allumait le cierge devant la statue de saint Joseph et rédigeait une intention particulière placée au pied de l'image sacrée. Superstition, invocation ou conviction profonde ? Lui seul il peut répondre. (...)

Palmiro a accepté de venir habiter dans notre quartier, s'adaptant à vivre dans une grande simplicité, pourtant il aurait eu les moyens de vivre au centre-ville et de suivre les chantiers à distance ! Il accepte difficilement d'être nommé curé : cela ne fait pas partie de ses ambitions. Et quand il y avait un autre prêtre dans la paroisse, il le laissait prendre le poste de curé. Il était un pionnier, un bâtisseur et voulait que la paroisse soit dotée des infrastructures nécessaires à l'évangélisation.

Les Pères Rino Benzoni et Ephraïm Gomez, Xavériens, rejoignirent le Père Cima qui avait déjà en tête le projet du Mont Mangengenge et de la paroisse de Sainte Lucie. Comme un opportuniste, il profite de l'occasion des grandes pluies d'avril qui avaient détruit une petite église de Kinshasa dédiée à Sainte Lucie. Palmiro récupère le nom du Saint Patron pour le coller à la nouvelle paroisse dans le site de Mpsa I "Libulu ya zelo" (carrière de sable) qui accueillait les victimes des eaux de la rivière Makelele/Bandalungwa. Cher Palmiro, avoue que tu es né sous la bonne étoile ! » (*Symphorien Félix Kabena*, mars 2002).



SAINTE-LUCIE (1996–2010)

Pendant ce temps, la situation socio-politique du Zaïre dégénère avec d'énormes drames. "Les tribulations aiguisent le cerveau", disait Manzoni : et ici Palmiro, pour fonder la paroisse de Sainte Lucie, recourt à un stratagème. Il se rend à Rome, frappe à la porte du curé de Santa Lucia, trouve le curé Antonio Nicolai qui restera parmi les amis les plus proches de Palmiro jusqu'à sa mort. Don Nicolai effectue plusieurs visites à Kinshasa et le soutient, avec ses paroissiens romains, dans les différents projets menés à Kinshasa. Il accompagnait une offrande pour Palmiro d'une simple note : « en communion de prière et d'engagement évangélique ».

Autre stratagème : c'est la Nonciature qui fait le lien entre les deux paroisses (de Rome et de Kinshasa). Le Nonce est donc souvent invité à présider l'Eucharistie à Mpsa I ainsi que le Cardinal Etsou Nzabi, Archevêque de Kinshasa, qui passait régulièrement chez Palmiro pour quelques moments de détente.

La situation créée entre le jumelage Rome-Kinshasa et aussi les projets de fondation et de collaboration pastorale avec le diocèse au-delà d'un plan régional xavérien, y ajoutant le désir personnel de Palmiro, tout cela signifiait que le 23 février 1996, Palmiro demande l'indult de l'exclaustration. Le cardinal Etsou l'accueille avec plaisir dans l'archidiocèse de Kinshasa.

En 1998, Giacomo, son frère aîné, alors âgé de soixante-dix ans, décide de passer deux mois comme missionnaire laïc aux côtés de son frère Palmiro. Ils ont vécu ensemble, dans la paroisse de Sainte Lucie, les journées terribles au cours desquelles les rebelles ont menacé à plusieurs reprises leur vie : c'est la guerre civile qui a opposé la faction des rebelles, rwandais et pro-rwandais aux soldats de l'armée du président Laurent Kabila. Certains de ces rebelles connaissaient le père Cima, à partir des Hauts-plateaux d'Uvira. Depuis lors, Cima s'appelle toujours et seulement "Sango Palmiro" afin qu'il ne soit pas recherché ou accusé d'être contre le gouvernement.

« La nuit, raconte Giacomo, nous dormions habillés pour être prêts à nous enfuir. J'ai vu des hommes et des femmes morts au milieu de la route. J'ai vu des gens fuir la guerre. J'ai entendu et regardé la lueur des bombes qui tombaient à quelques kilomètres de notre centre paroissial. Ce fut une expérience difficile mais elle m'a appris beaucoup de choses. J'ai eu peur quand un soldat a pointé une arme sur moi. Je suis resté à la maison pendant des jours de peur qu'il y ait des rebelles infiltrés à la recherche d'argent. En fait, la nourriture commençait à manquer. Heureusement, conclut Giacomo, nous avions des vivres et un générateur pour alimenter l'électricité » (*La Provincia*, samedi 12 septembre 1998, p. 17).

De retour en Italie, Giacomo crée une association, "Caravane de l'Espoir" qui a pour but de promouvoir et soutenir les missions et faire connaître la situation dans laquelle se trouve le Père Palmiro. Il explique cette initiative en ces termes :

« Il faut la goutte pour remplir le verre, mais il faut aussi une rivière pour porter l'eau. Tout le monde est précieux, tout le monde est valable, utile : l'important est d'apprendre à partager. Il faudrait avoir vécu 37 ans en s'abandonnant complètement à la Providence, pour savourer la joie et le réconfort de recevoir ce qui vient. Ce que le Père Palmiro a vécu et vit depuis 37 ans est à raconter comme une légende : il a vécu des moments

dramatiques, construit des missions, des œuvres humanitaires, sociales, scolaires, mais surtout religieuses, qui naissent de sa volonté indomptable de dévouement à sa vocation missionnaire. Ceux qui le voient à l'œuvre en sont émerveillés. Sa charge quotidienne de travail apostolique écraserait même le physique le plus robuste. Son nom est crié partout. Pourtant le premier à ne pas croire à tout cela, c'est lui-même. Il parle de ses activités comme s'il s'agissait de réalités opérées par un autre. Il a fondé deux missions très florissantes : Sainte Angèle et Sainte Lucie, à l'extrême périphérie de Kinshasa où le sable régnait autrefois et où vivent aujourd'hui environ 50.000 personnes, en croissance continue et impressionnante » (*Giacomo Cima*, 1999).



2010 : UN DERNIER TOURNANT

Palmiro a 79 ans. Il décide de démissionner de son poste de curé. La durée maximale d'exclaustration prend fin. Il entre en dialogue avec ses amis et ses supérieurs. La décision : il démissionne de son poste de curé de Sainte Lucie et une permission d'absence à durée indéterminée lui est accordée (le 25 octobre 2010). L'évêque lui permet de résider dans un appartement près du presbytère de Sainte Lucie et de rendre son service pastoral à Bitá. Cima écrit :

« Au début de ma 49^{ème} année de mission au Congo-Kinshasa, j'entends réitérer, même par écrit, ma décision de continuer à demander au Seigneur la Grâce de pouvoir continuer à vivre et à travailler humblement dans la vigne du Seigneur, le Congo-Kinshasa, jusqu'au jour où le Seigneur m'appellera auprès de lui » (*p. Palmiro Cima*, Rome, Paroisse Sainte Lucie, 24.10.2010).



PAROISSE DE BITA (2010–2019) : “VOUS N'ÊTES PAS FAIT POUR RESTER ASSIS !”

Le 15 juin 2010, Palmiro écrit à l'archevêque de Kinshasa :

« Comme vous le savez bien, cette année j'ai 79 ans. L'âge avancé et les besoins pastoraux croissants de la paroisse de Sainte-Lucie, surtout maintenant que je suis seul, me poussent à demander à Votre Excellence

d'accepter que la paroisse soit confiée à un prêtre diocésain de nouvelles énergies. Cela ne veut pas dire que diminue mon désir de continuer à vivre et à servir dans ce Pays qui, au fil des années, est devenu ma véritable patrie. Mon plus grand désir demeure de continuer à servir ce diocèse qui m'a accueilli comme un fils depuis le début des années 1990. Mon projet, qui, j'espère, rencontrera l'approbation et l'encouragement de Votre Excellence, est d'assurer un séjour hebdomadaire à Bitá (secteur de la paroisse de Saint Eugène de Menkao), pour la communauté des sœurs y résidant et la communauté des fidèles en plein développement » (lettre à Mgr Laurent Monsengwo, 15 juin 2010).

Ainsi, en 2010, Sainte Lucie passe à la gestion du clergé diocésain, Palmiro se retire dans une résidence près du presbytère de Sainte Lucie où il restera jusqu'à sa mort, avec un permis d'absence indéterminée de l'Institut, exerçant une présence pastorale dans le diocèse de Kinshasa, avec l'accord de l'évêque.

Ainsi a commencé une collaboration avec le Père Antoon Tanghe cism, curé de Saint Eugène (Menkao) sur le Plateau de Bateke, à une quarantaine de kilomètres de Sainte Lucie. Le père "Antos" (diminutif d'Antoon) lui offre la possibilité de rejoindre un secteur de sa paroisse, Bitá, qui, grâce à Palmiro, deviendra paroisse en 2017. Le confrère se rend à Bitá le week-end et il gère également des petits projets de développement.

Bitá est le centre de plusieurs communautés rurales. Ces villages sont situés dans un cercle de 17 kilomètres autour de Bitá. Grâce à l'importance stratégique de l'emplacement et de la taille de la communauté, Bitá est depuis des années le centre pastoral de référence. Pendant cette période, Palmiro a également été soutenu par le Nonce apostolique, Mgr Giovanni d'Aniello, qui a financé le projet de réhabilitation du Centre catéchétique et de la salle paroissiale de Bitá. Après son départ de Kinshasa, Mgr d'Aniello se souvient ainsi de la période avec le Père Palmiro :

« Les visites chez toi me manquent, où je venais souvent me ressourcer spirituellement et humainement, sachant que je trouverais une personne sage, spirituellement solide et disponible à m'écouter et me conseiller. Je vais essayer de rêver et de me retrouver à Sainte Lucia ou à Bitá en ta compagnie, avec un bon café à siroter et au cours d'une longue conversation. Tu me manques, cher père, mais tu es dans mon cœur et tu le seras toujours » (*Évêque Giovanni d'Aniello*, nonce, Bangkok, 28.11.2010).

« Je suis maintenant au Brésil. C'est une belle expérience, où l'on peut toucher du doigt la foi de ces personnes et l'engagement de l'Église, spécialement en faveur des plus nécessiteux. Maintes fois je vous 'envie', vous les missionnaires, qui avez les grâces de rencontrer le Christ dans les visages souffrants et de pouvoir donner du réconfort, de l'espérance et des certi-

tudes. Mais alors je me dis que Dieu a confié à chacun une mission et nous devons essayer de faire de notre mieux pour l'accomplir. Et toi ? J'imagine qu'à Bitá tu auras déjà construit beaucoup de choses, au-delà des écoles : tu n'es pas fait pour rester immobile ! » (*Mgr Giovanni d'Aniello*, nonce, Brasília, 25.02.2014).

Voici quelques témoignages de prêtres et de laïcs, amis de Palmiro :

« Nous sommes heureux de t'avoir connu et d'avoir passé de magnifiques journées charismatiques, pleines d'émotions, émotions que tu nous as transmises avec tes expériences de véritable homme de Dieu. Nous t'admirons et t'apprécions pour ce que tu es capable de transmettre et de faire concrètement avec simplicité avec ceux qui en ont le plus besoin » (*Alessio et Sabrina*, 2008).

« Merci pour ta simplicité, ton cœur humble : ta force d'esprit m'a tout de suite frappée. Tes histoires de vie m'ont touchée et fait réfléchir. Tu as un grand don : tu sais donner de l'espoir à tant de gens ! Mère Teresa de Calcutta aimait dire : "Peu importe combien vous donnez ; soyez plutôt attentif sur combien d'amour vous donnez" » (*Valentina*).

« Prêtre visionnaire et bâtisseur, curé infatigable et intraitable, c'est lui qui a bâti de nombreuses diaconies à Uvira, dans la zone de Fizi, et à Kinshasa, les paroisses de Sainte Angèle, Sainte Lucie et Saint Zacharie (Bitá). C'était un homme généreux et de grandes amitiés, très proche du Cardinal Etsou. Entre ses mains, sont passés comme stagiaires les séminaristes, aujourd'hui évêques, Crispin Kimbeni et José Likolo » (*Mgr Sébastien Muyengo*, évêque d'Uvira).

« Grand missionnaire xavérien, apôtre et bâtisseur, je lui dois particulièrement le don de ma vocation. Le Seigneur s'est servi de Palmiro pour me chercher dans un village reculé au milieu des montagnes d'Uvira et m'envoyer au Séminaire » (*Rwasha Michel sj*).

« J'ai rencontré le p. Palmiro en 1994 alors que j'étais encore élève à l'école secondaire. Avec mes condisciples, nous allions transporter les sacs de ciment pour la construction du lieu de prière de Mangengenge. Je le voyais comme un missionnaire plein de joie dans son travail. Il ne se fatiguait jamais. Avec son désir de développement, il a laissé un beau témoignage dans le quartier : il tenait à éduquer les enfants et à cultiver une vie de foi. C'est lui qui a donné le nom à cette montagne "Mangengenge" (eau vive, limpide comme le "cristal" Ap 22.1). Il s'agit d'un magnifique lieu de pèlerinage sur une colline, où les gens de diverses églises vont encore prier.

Le Père Palmiro a créé ce lieu en accord avec le Cardinal Etsou » (*Nganga Célestine*, laïque).



LES JEUDIS AVEC PALMIRO

Tant que ses forces le lui ont permis, il venait tous les jeudis à la maison du noviciat, il passait la journée, participait à l'adoration « xavérienne », s'asseyait à la véranda pour la récréation et rentrait chez lui le lendemain matin, après avoir présidé la messe communautaire en lingala. Les jeunes attendaient le passage de Palmiro avec curiosité et joie. Voici quelques témoignages.

« Rencontrer cet homme de Dieu a été une opportunité formidable. Avec un style très simple et un courage exceptionnel mais surtout avec un langage très clair, le Père Palmiro n'a pas mâché ses mots pour nous dire ce qu'il avait à dire, quel que soit son entourage. En voyant son âge, je m'attendais à voir un vieillard tatillon, avec beaucoup de prétentions et des plaintes sans fin. Loin de là ! Il était très drôle et proche de nous. Il se présentait comme un homme fort, calme et capable de faire beaucoup de choses tout seul. Au réfectoire, il faisait le tour des tables et nous regardait dans les yeux : il s'intéressait à nous, il aimait nous voir et être avec nous. Après le repas, il venait nous chercher pour partager avec nous son expérience missionnaire. Il nous a fait revivre ses premières années au Congo, ses aventures, ses échecs et ses réussites » (*Bacikuderhe Denis s.x.*).

« À chaque fois qu'il venait au noviciat, il me cherchait : 'Où est l'homme de Kamanyola ?' C'est ainsi qu'il m'appelait et me disait de toujours porter la même chemise rouge pour que je puisse être reconnu. Avec fierté, il me disait que Kamanyola fut son premier amour. En fait, en 1962, lorsqu'il arriva au Congo, il résidait à Kalambo, à une dizaine de kilomètres de ma ville natale, Kamanyola, justement. Et, à travers cette connexion avec Kamanyola, il me parlait avec joie de sa vie missionnaire. J'étais touché par sa belle capacité de nouer des relations » (*Byamungu Malembo Richard s.x.*).

« Je me souviens de Palmiro comme d'une personne centrée sur le Christ. Pour lui, un jour sans Eucharistie était un jour perdu. Pendant la messe, en distribuant la communion, Palmiro n'utilisait pas la formule traditionnelle : "le corps du Christ". Il disait : "Ozali nzoto ya Kristu" (Tu es le corps du Christ). L'Eucharistie ne nous fait pas ressembler au Christ mais fait de nous d'autres "Christs". Pour cela, à la fin de la messe, il avait l'habitude de changer la formule traditionnelle : "la messe est finie, allez dans la paix du Christ", en "Etinda ezali, bokende kosangela Sango Elamu". (Vous venez de recevoir une mission : partagez la vie de Dieu qui est en vous et répandez sa bonne nouvelle) » (*Ciza Rwabishugi Anselme s.x.*).

« J'étais chargé de nettoyer sa chambre. J'étais étonné de voir que, dans sa vieillesse, il dressait toujours son lit. Sur sa table, il y avait toujours des livres et quelques notes de ses homélies. Il aimait se cultiver intellectuellement et, au cours des conversations avec nous les jeunes, il nous exhortait à lire. "Là où je suis passé, disait-il, j'ai toujours construit des écoles parce que c'est par l'étude que l'homme acquiert la connaissance de la vraie foi". Il nous a parlé de la mission, surtout de la première annonce. Je me souviens de cette phrase : "Le missionnaire est celui qui va là où il n'y a pas de chrétiens". Et Palmiro a agi ainsi : le Christ l'a toujours précédé et l'a accompagné jusqu'aux périphéries pour ouvrir de nouvelles communautés ecclésiales »
(*Munguakonkwa Donatien s.x.*).



“J’AI TROUVÉ LE CHRIST AU CONGO”

Divers témoignages racontent comment Palmiro a pu découvrir l'amour du Christ dans sa vie. C'était la "vraie" découverte. Bien sûr, il est né chrétien et il a évolué dans la foi. Mais c'est surtout à l'âge adulte que quelque chose de décisif est intervenu. Ce "quelque chose" lui a permis de lire le fil conducteur de toute son existence. Il disait :

« J'ai compris l'amour du Christ dans le vœu de chasteté lorsqu'une mère est venue me dire qu'elle était enceinte mais qu'elle voulait avorter parce que son mari l'avait abandonnée et parce qu'elle n'avait aucun moyen pour élever l'enfant. Je me suis dit : "le Seigneur nous aidera à prendre soin de cet enfant". Voir comment cette créature est née et a grandi me fait ressentir combien Jésus nous aime et peut nous permettre de porter du fruit, malgré notre misère. Cette expérience m'a fait redécouvrir la vraie paternité spirituelle. Je choisis uniquement le Christ comme mon amour, désireux de lui être fidèle, même dans les moments de rébellion. Et je vois, avec admiration, comment le Seigneur m'a donné la force de m'occuper, évitant l'oisiveté ou la paresse. Et surtout, je vois à quel point ce combat quotidien n'est rien par rapport à la joie de la paternité spirituelle ».



PALMIRO ET LA PRÉPARATION À LA MORT

Dans son homélie de Noël 2004, une de ses grandes convictions apparaît :

« Si nous y réfléchissons bien, avec foi, la mort n'est pas la fin de notre existence humaine, mais le but de notre vie. L'engagement quotidien de ceux qui croient en Jésus est de réussir leur mort.

Il y a plusieurs années, en parcourant un sentier étroit et sinueux dans la forêt équatoriale habitée par les Azande, une tribu que je n'avais pas encore visitée, j'ai traversé un lieu qui a suscité en moi de l'intérêt et de la curiosité. J'ai compris que je me trouvais dans un cimetière d'enfants. Près d'un de ces petits tombeaux, il y avait une jeune femme accroupie avec une tendresse et une douleur infinies, qui semblait appeler quelqu'un dans un murmure d'une voix douce et insistante. Je ne voulais pas déranger son gémissement douloureux et j'ai continué à pédaler jusqu'à la mission voisine. Et le vieux missionnaire qui avait vécu là pendant de nombreuses années, m'a expliqué que selon la coutume de cette tribu, lorsqu'à une jeune femme mourait son premier enfant, en l'enterrant une fine ficelle était attachée au poignet de sa main droite, dépassait la tombe pour permettre à la mère d'aller souvent serrer et secouer doucement la ficelle, comme pour établir le contact avec son fils et lui parler. Et lorsqu'un autre enfant naissait, sa mère le portait près du tombeau et attachait la ficelle à son poignet droit, comme pour lui transmettre la vie de son frère mort, pour le faire revivre dans la vie du nouveau-né » (Homélie, Noël 2004).

Palmiro parlait souvent de la mort, à tel point qu'il devenait si spontané et si beau de penser à ce qu'il disait. Dans une de ses dernières lettres, il écrit aux proches d'un confrère décédé :

« Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la mort très soufferte et douloureuse de notre cher confrère. Jésus a dit : "Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra". Pour lui aussi, maintenant, comme pour Jésus, la mort l'a libéré des limites de l'espace et du temps dans lesquelles notre vie terrestre est confinée, pour le rendre toujours et partout éternellement présent dans notre vie. Que sa présence soit toujours réconfortante et secourable, même dans les moments soufferts et douloureux de notre existence ici-bas » (lettre à la famille Crippa Giuseppe, Kinshasa, 6 octobre 2020).

Palmiro aimait exposer chez lui et même dans la chambre qu'il avait au noviciat, la phrase suivante : "Réussir sa mort, c'est le but de toute une vie". Il n'avait pas peur de parler de la mort et de sa mort. De plus, il a aussi construit son tombeau à Bita comme un audiovisuel pastoral : que le peuple se souvienne que nous sommes tous en pèlerinage ici-bas, au service du Royaume des Cieux qui nous attend.

« Il écrivait partout la phrase : "Réussir sa mort, c'est le but de toute une vie". Il a aussi construit son tombeau à côté de l'église où il travaillait. Il

voulait dire aux fidèles : tu vis bien si tu prépares bien ta mort. Cette idée l'accompagnait déjà dans les années 1960 lorsqu'il a vécu des moments tragiques et très particuliers aux côtés du peuple de Dieu qui a souffert de la guerre. Qui lui a donné la force de vaincre la peur alors que ses confrères venaient d'être assassinés à Baraka et Fizi ? Comment est-ce qu'une personne reste en mission quand elle voit la destruction, la haine et la vengeance causées par la rébellion ? Le père Cima a écouté la voix de Dieu dans sa mission : la charité l'a fait risquer, l'amour des pauvres l'a poussé à tisser des relations avec les puissants et influenceurs du moment pour remplir sa mission d'évangélisation » (*Rivuzimana Gratien s.x.* et *Sindayibebura Elvis s.x.*).



LA MESSE DE REQUIEM À BUKAVU

Les funérailles ont été présidées dans la paroisse de Saint Conforti, à Panzi (Bukavu) par Mgr François-Xavier Maroy, archevêque de Bukavu, le 19 avril 2021. Le corps du Père Cima repose désormais au cimetière xavérien de Panzi, à côté de la tombe du Père Italo Noris, avec qui il a collaboré au début de la mission xavérienne à Kinshasa.

Le témoignage de la vie missionnaire de Sango Palmiro (père Palmiro) nous laisse un enseignement profond et nous osons croire qu'il a pu "réussir sa mort", comme il l'a souhaité. "Mokonzi Nzambe ayamba ye o mboka ya esengo". Que le Seigneur Miséricordieux l'accueille dans son royaume de joie infinie. Et que, de son côté, il continue à célébrer pour le salut de son Congo bien-aimé. Déo gratias.

Le jour de l'enterrement, à Bukavu, le p. Basuzwa a lu un poème qu'il avait dédié au p. Cima le 4 octobre 1987, à l'occasion de son 56ème anniversaire de naissance. Nous en lisons une partie :

LA MISSION DU PÈRE CIMA

« C'était donc lui,
à bord de ce bateau tragique.
Sur la plage d'une beauté discrète,
il accoste à Baraka.
Il n'y avait que des ruines,
des collines à la côte lacustre.
Dans la vallée du village sinistre,

Il alla chercher les ossements desséchés
de ses frères¹.
Espérait-il sur eux le souffle vivifiant ?

À la onzième année de sa mission à Baraka,
il voulut aimer davantage un peuple encore plus grand.
En compagnie de deux jeunes fidèles,
il parcourut à vélo le beau Pays du Congo.
Il soumettait son corps au maximum d'effort
que chacun peut porter pour aimer plusieurs.
Car il n'est point d'amour sans connaissance
et point de connaissance sans sacrifice.
Au terme de son très long voyage,
il était à sa mission encore plus disponible ».
(p. *Gabriel Basuzwa s.x.*, 4 octobre 1987).

Édité par le p. Faustin Turco s.x.

¹ Les martyrs de la Fraternité en RDC : Carrara P. Luigi, Didonè P. Giovanni, Faccin Fr. Vittorio et Joubert abbé Albert.

IN MEMORIAM: PROFILS BIOGRAPHIQUES XAVÉRIENS

DATE LIMITE D'IMPRESSION : DÉCEMBRE 2021

